



LOIZILLON

—
LETTRES

SUR L'EXPÉDITION
DU MEXIQUE

F1233

L659

LUIS GARCIA
PIMENTEL



1020131764

e
9

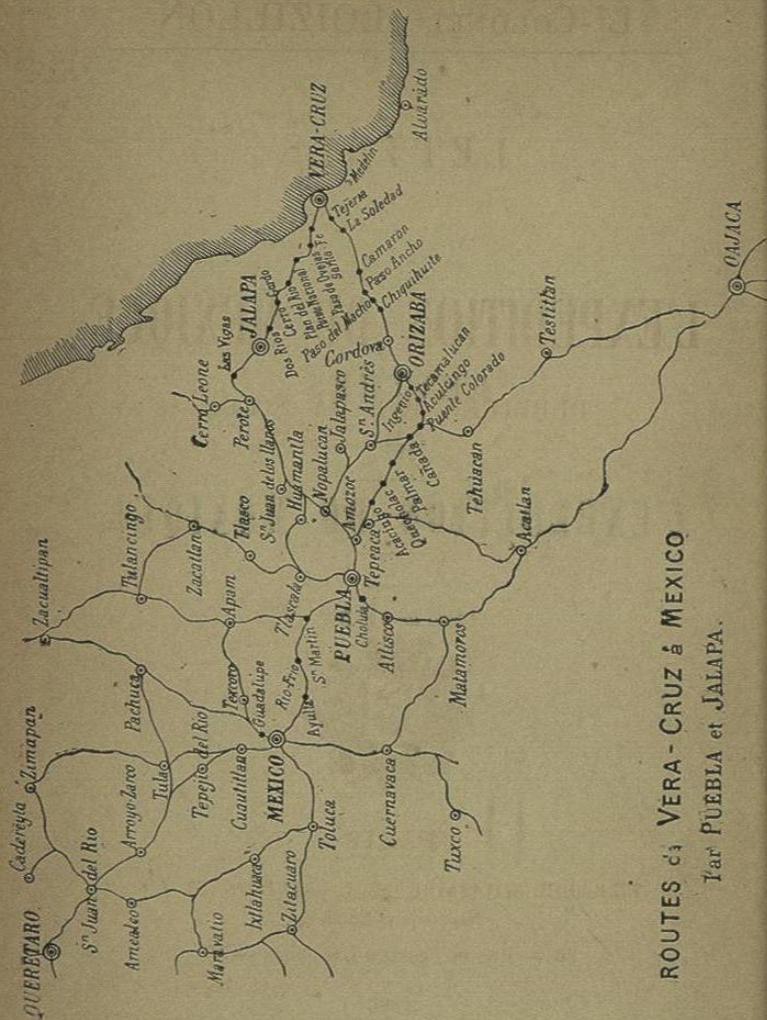
b
CARLOS PEREZ MALDONADO
APARTADO POSTAL 389
MONTERREY, MEXICO.

LETTRES

SUR

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

1862-1867



ROUTES de VERA-CRUZ à MEXICO
 Par PUEBLA et JALAPA.

L^T-COLONEL LOIZILLON

LETTRES

SUR

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

PUBLIÉES PAR SA SOEUR

1862-1867



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET C^{ie}

Imprimeurs-Éditeurs

30 — Rue et Passage Dauphine — 30

1890

Tous droits réservés

0136-24360

F1233

LG59

HENRI LOIZILLON

Ce livre est à la fois l'histoire d'une campagne et celle d'un soldat.

Qu'on nous permette de placer le soldat au premier plan et, en présentant ces lettres au public, de lui faire connaître l'homme qui les écrivait.

Messin d'origine, Henri Loizillon fut admis à Saint-Cyr en 1845, et fit la campagne de Crimée, de 1854 à 1856; il reçut sous les murs de Sébastopol deux blessures qui lui valurent la croix de chevalier.

Il prit part à la campagne d'Italie, en 1859.

De 1862 à 1867, nous le retrouvons au Mexique où son énergie et son sang-froid le mettent au premier rang parmi tant d'autres braves. Cité à l'ordre du corps expéditionnaire le 25 avril 1863, pour sa conduite à l'attaque du cadre de Santa Inès (siège de Puebla), il est décoré peu après de la croix d'officier; le libellé des motifs porte : « Toujours prêt à marcher au-devant du danger. » Cité de nouveau à

l'ordre pour son *entrain* à l'affaire de Técoatlliche, en 1864, puis une troisième fois, en 1865, pour sa *prudente énergie* au combat de Los Reyés, il est nommé chef d'escadrons le 12 juin 1865, et remplit, dans ce grade, les fonctions de sous-chef d'état-major de l'armée, celles même de chef d'état-major intérimaire. Il est appelé enfin au commandement supérieur de la Vera-Cruz lors de l'évacuation; il devait quitter cette ville le dernier, après avoir rendu pour le départ des troupes des services constatés par une quatrième et flatteuse citation.

Ainsi, peu avant la guerre d'Allemagne, sa vie s'annonçait belle et bien remplie. Il avait sa part de toutes les gloires du régime impérial, sinon de toutes les faveurs; son esprit indépendant et un vieux levain de libéralisme n'étaient point pour en faire un courtisan.

Mais si son avancement s'annonçait ordinaire (chef d'escadrons à trente-neuf ans), il était riche en titres d'honneur: deux blessures, quatre citations, un renom de bravoure bien établi suffisaient à son ambition.

A cette époque (février 1870), il ajoutait aux satisfactions du métier les joies plus douces de la famille, en épousant une de ses cousines. Ce fut le dernier épisode heureux de sa vie; ses infortunes allaient commencer avec les désastres du pays, comme si la vie intime du patriote ne pouvait demeurer calme au milieu des orages qui éclataient sur toute la France.

Fait prisonnier à Sedan, il est interné à Trèves. Là, après la capitulation de Metz, en proie aux

vexations d'un vainqueur impitoyable, aux angoisses du citoyen et du soldat, il apprend, par surcroît, que sa famille avait pris les germes du typhus dans une ambulance fondée pour nos soldats. Son beau-père était mort, tous étaient atteints; sa femme gravement malade.

Vainement il sollicite d'aller à Metz sur parole; il doit se résoudre à faire amener Madame Loizillon à Trèves par son médecin; et quatre jours après son arrivée il la voit expirer entre ses bras. Il veut tout au moins ramener à Metz ce corps qu'aucun autre parent ne peut accompagner; cette suprême consolation lui est refusée et le malheureux officier est contraint de livrer au chemin de fer, comme un colis, le cercueil contenant ces restes aimés.

Dès lors sa résolution est prise: il manquera, au risque d'être fusillé, à un contrat que les rigueurs inhumaines des Prussiens ont implicitement annulé.

Quelques jours après, il s'enfuit et va offrir ses services au gouvernement de Bordeaux. Que ceux-là lui jettent la pierre, dont la conscience n'a point vacillé au milieu de cet effroyable cataclysme. Que ceux-là le blâment auxquels les appels de la patrie expirante n'ont pu faire oublier un instant le code de l'honneur militaire. Que ceux-là enfin le jugent qui voudront, avec impartialité, ne point perdre de vue une pareille accumulation de malheurs privés et publics.

En se rendant à l'armée de la Loire, Loizillon n'allait chercher que la vengeance pour lui-même et pour son pays; il était au-dessus de toute visée ambitieuse, et personne n'en a jamais pu douter.

Chef d'escadrons de 1865, proposé pour lieutenant-colonel en 1868 et 1869, proposé de nouveau à Sedan pour fait de guerre, il accepte ce grade avec les fonctions de chef d'état-major du 16^e corps, — rien au delà. — Et cependant dès cette époque, le colonel s'était acquis l'estime de Gambetta, estime transformée plus tard en véritables relations d'amitié.

Ce désintéressement ne devait pas désarmer l'envie et les passions politiques.

Après la Commune, l'armée traversa une période difficile où il sembla qu'elle allait se désagréger. L'ancienne armée et les armées de la Défense étaient en présence et se regardaient d'un oeil défiant; ceux des officiers des troupes impériales qui avaient pris du service à Bordeaux étaient presque des transfuges pour leurs camarades. On ne se rendait pas bien compte de ces sentiments hostiles, où peut-être le regret de n'avoir pu, comme d'autres, servir jusqu'au bout le pays, avait place à côté d'instincts moins élevés.

C'est une gloire pour notre armée, d'être sortie de cette période, plus homogène et plus unie que jamais. Malheureusement, quelques victimes expiatoires scellèrent cette union, et Loizillon fut du nombre.

Traduit pour son évasion devant un Conseil d'enquête, il fut, le 16 octobre 1873, admis d'*office* à faire valoir ses droits à la retraite.

Vainement, en 1874, une décision présidentielle vint offrir au colonel une tardive réparation; vainement elle annula cet arrêt impitoyable en réintégrant le colonel avec son grade dans le corps d'état-major.

Loizillon jugea son honneur compromis et renonça, le cœur brisé, à ce métier des armes qu'il avait tant aimé.

Sa vie militaire était close; sa vie privée était désormais sans foyer, sans objet. Son énergique activité se consuma en efforts inutiles pour se reprendre à l'existence. Le dernier coup qui l'avait frappé était mortel.

Cette courte biographie n'est pas seulement un hommage à la mémoire du colonel Loizillon; elle établira entre le lecteur et lui cette sorte d'intimité préalable, sans laquelle on ne peut lire avec fruit une correspondance intime. Connaissant désormais toutes les douleurs que lui réservait l'Année terrible, on lira avec plus d'émotion ces pages vibrantes de patriotisme, où il dénonce, dès 1866, les ambitions de l'Allemagne et marque tant d'impatience de quitter le Mexique pour voler à la défense de sa chère Lorraine. Sachant comment il a vécu et de quoi il est mort, on lui accordera cette curiosité sympathique qui fait rechercher et démêler, sous la poussière d'un paquet de lettres, les traits d'une personne disparue. L'objet principal de cette publication sera atteint, si la noble figure que nous avons connue s'en dégage bien nette, et telle que nous aimons à l'évoquer.

Henri Loizillon nous apparaît comme un type de soldat. Il avait toutes les qualités physiques et morales de l'homme appelé à commander.

Son tempérament robuste s'exaltait encore aux heures de combat; pour lui il n'était point de fatigues

pendant l'action. Dur à lui-même, il mettait au service d'une volonté de fer un corps bien trempé et exempt de besoins. « Soyez tranquilles, écrit-il à ses parents après avoir passé des mois à la poursuite d'Uraga ; votre fils ne s'est jamais si bien porté. »

Il était brave à l'excès ; ses blessures, ses nombreuses citations en sont la preuve. Rappelons cet épisode glorieux et si modestement conté dans ses lettres, le combat de Los Reyès où à la tête de 120 zouaves il dirigea contre les bandes de Salazar et de Régulés, une attaque jugée téméraire par ses chefs. En de semblables expéditions il apportait comme garants du succès, non seulement son élan entraînant, mais encore un remarquable sang-froid.

Sa bravoure était à la fois violente et réfléchie, communicative et froide. Elle n'excluait pas chez lui les patients efforts du travailleur. Intelligence mathématique ; esprit logique et tenace par un singulier contraste avec sa fougue dans l'action ; susceptible d'un labeur assidu, il fut, pendant la courte période de sa vie qu'il passa loin des camps (1868-1869), l'un de ceux qui s'occupèrent, sous la direction du colonel Lewal, des études relatives à la défense de la frontière nord-est.

Ce mélange d'audace et de prudence, d'entrain et de volonté persévérante, d'élan et d'application soutenue, en aurait fait un explorateur s'il n'avait été un soldat. C'est l'explorateur qui écrit ces lettres si pittoresques sur les Barrancas, l'exploitation des filons argentifères, le site de Colima, etc.

Voilà pour les qualités de l'homme public ; celles de l'homme privé n'avaient pas un moindre relief.

D'une grande dignité de caractère, il ne subit jamais aucune compromission ; la rigidité de ses principes, son impatience de toute tyrannie étaient proverbiales parmi les siens. Très ferme dans ses opinions, il n'en faisait point étalage, mais il ne les dissimulait point quand son intérêt le lui eût conseillé. Il avait le commerce sûr, mais il ne visait point à le rendre aimable. « Je ne sais me taire, dit-il à Madame Cornu, quand le bien du pays me commande de parler. »

Sa fermeté, l'âpreté même de ses vertus, ses allures réservées et parfois puritaines commandaient l'estime. L'affection suivait, avec l'intimité. Derrière cette organisation puissante et parfois rude, se cachait en effet un cœur aimant et sensible que ses proches, ses amis, ses serviteurs ont maintes fois apprécié. Il est mort de chagrin ; cela dit assez de quelle intensité de sentiment il était capable. Rien de touchant comme cette lettre à ses parents le jour anniversaire de sa naissance, et cette autre lors de la mort de son camarade Meunier (1). Et qu'on ne s'y trompe pas, si après avoir pleuré l'ami, il trouve des accents presque joyeux pour célébrer la restauration d'une superbe pipe d'écume, il faut voir là un trait bien humain, cette sorte de fatalisme qui pénètre le vrai soldat dans un milieu de carnage et d'incessantes émotions.

Tel fut Henri Loizillon. Malgré la modestie de toute son existence et son éloignement de la mise en

(1) Capitaine du génie.

scène, nous avons tenu à faire œuvre de justice et de pieux souvenir en l'amenant en pleine lumière.

Ce serait cependant une grave erreur de croire que l'homme est tout dans ce livre, que le psychologue ou l'ami y trouveront seuls quelque intérêt. L'historien y découvrira, lui aussi, une mine féconde de renseignements inédits.

Certes les ouvrages à consulter ne manquent pas sur la campagne du Mexique. Mais les uns, comme ceux de Quinet, Lefèvre, Charnay, Marx, Bazancourt, se confinent dans les spéculations financières ou politiques ; d'autres, ceux de Bibesco, Laurent, Laffon, ou des capitaines belges Loyseau, Wallon, Timmerhans, n'embrassent qu'un chapitre isolé de l'intervention ; d'autres encore, tels que les livres de l'abbé Domenech et de Kératry, sont des armes de guerre, des plaidoyers passionnés pour ou contre l'Empire ; la belle histoire de Niox elle-même n'échappe pas à ce reproche d'avoir été écrite après coup et sur des documents officiels, toujours sujets à caution.

Les lettres de H. Loizillon sont de l'histoire vécue, authentique, au jour le jour. Sa haute valeur morale est une garantie de sincérité, voire d'impartialité ; les positions exceptionnelles qu'il occupe pendant cinq ans le mêlent à tout ; son vigoureux esprit voit presque toujours juste.

Les jugements qu'il porte ne ressemblent en rien à la thèse *à posteriori* d'un écrivain qui étudie le passé et a son siège fait. Ces jugements se complètent et se dessinent peu à peu ; leurs modifications même sont une preuve que l'amour profond de la vérité,

disons plus, de la patrie, anime exclusivement le jeune officier.

Débarquant au Mexique sans parti pris, le capitaine Loizillon est assez disposé au début à bien augurer de l'expédition. Il croit à la régénération du pays, souhaite une entente avec les libéraux, pénètre et ne désapprouve point les projets de l'Empereur sur l'isthme de Panama. Observons à ce propos que Loizillon est avant tout un soldat. Très libéral d'instincts et d'éducation, il ne deviendra nettement républicain qu'après les hontes de 1870. Sa nuance politique, si tant est qu'il en ait une, est assez bien accusée par ses relations avec Madame Cornu (1). Ses critiques n'ont donc rien d'antidynastique, son blâme n'est point d'un frondeur, mais d'un Français que les erreurs et, tôt après, les humiliations de son pays ne sauraient laisser indifférent.

Les désillusions ne tardent pas d'ailleurs à se produire ; elles portent d'abord sur la direction des opérations militaires. Le jeune chef d'état-major de la colonne de Bertier signale avec une rare perspicacité les lenteurs de Forey, les fautes grossières commises avant et pendant le siège de Puebla.

Bazaine reçoit le commandement, et Loizillon qui devra plus tard le juger sévèrement, subit avec le reste de l'armée l'ascendant de cet énigmatique personnage. Il connaît son énergie, son expérience militaire, il applaudit aux premières et vigoureuses

(1) Madame Hortense Cornu, filleule de Napoléon III, bien connue sous l'Empire par la fermeté et l'élévation de ses principes et l'indépendance de son caractère, était très liée d'amitié avec la sœur de Loizillon, et plus tard avec lui-même.

opérations auxquelles il prend part. L'année 1863 se passe ainsi à guerroyer et les récits sans apprêt que le sous-chef d'état-major de la division Douay adresse à sa famille, ajouteront quelques épisodes inconnus à tant de pages glorieuses écrites avec le sang de nos soldats. Que de dévouements obscurs à cette époque, que de grandes choses accomplies avec de petits moyens ! Quels soldats exceptionnels étaient ceux qui fournissaient une série d'étapes de soixante kilomètres pour forcer Uraga ou Arteaga ; qui, sans se compter, — ils étaient 100 fantassins et 60 cavaliers, — attaquaient et mettaient en déroute 3,000 libéraux devant Guadalajara !

Cependant les hauts faits n'avançaient pas sensiblement nos affaires, et déjà Loizillon les trouvait médiocrement conduites au point de vue politique.

Il faudrait reproduire ici tout entières, ces lettres à Madame Cornu, où il dénonce avec tant de sagacité les bévues où nous entraînent nos amis les réactionnaires, les gaspillages qui se commettent dans l'armée auxiliaire, l'impasse où l'on s'engage avec des demi-mesures, en ne sachant ni prendre franchement en main les destinées du Mexique, ni les confier à la partie saine de la nation. « Il est bien à craindre, conclut-il, que cette malheureuse guerre soit aussi funeste à la France que le fut celle d'Espagne. »

Toutes ses appréciations sur les hommes tels que Saligny, Marquez, etc., et sur les choses ; tous ses aperçus sur la meilleure conduite à suivre sont frappés au coin du bon sens et ont été confirmés par l'histoire. Leur valeur n'échappa pas à Madame

Cornu, et cette amie sincère de Louis Napoléon osa mettre sous les yeux de l'Empereur quelques-unes de ces lettres empreintes d'une si rude franchise.

On les retrouve, avec d'autres documents, parmi les papiers de Bazaine récemment publiés par M. P. Gaulot (1). L'Empereur les communiquait au général sans en désigner l'auteur, et en insistant sur les points principaux qui y étaient développés. Telle fut peut-être la source de cette action occulte, de ces avertissements mystérieux que la cour attribuait exclusivement à la correspondance du général Douay. On peut, à tout le moins, affirmer que ces deux forces irrésistibles, l'amour de son pays, le culte de la vérité, firent d'un modeste officier, le collaborateur ignoré et inconscient, de l'ancien familier du souverain.

L'acceptation de Maximilien vint cependant rendre quelque confiance au capitaine Loizillon. Il veut espérer. La pacification générale du Mexique semble un instant possible. Mais déjà l'orage se forme de l'autre côté du Rio del Norte et l'œil perçant, l'instinct patriotique de notre ami ne tardent pas à en discerner les menaces. « Bien qu'on dise en France, écrit-il le 10 avril 1865, que notre tâche au Mexique

(1) Consulter le livre que M. Gaulot a intitulé : *Rêve d'Empire* et qu'il a écrit sur les documents inédits de M. Louet, payeur en chef de l'armée du Mexique, aux pages 172 et 174. On y lira une lettre d'envoi de l'Empereur et la reproduction de la lettre de Loizillon qui figure dans notre recueil à la date du 27 juillet 1863.

M. Gaulot attribue cette lettre au général Douay.

est finie et qu'on va faire rentrer les troupes, nous sommes ici pour fort longtemps encore. C'est une occupation à terme indéfini, beaucoup plus onéreuse et plus difficile que celle de Rome; elle peut nous amener des complications bien graves. Que le Nord des Etats-Unis soumette le Sud; nous allons être inondés de bandes que le Nord enverra ici pour s'en débarrasser et nous faire pièce. »

Peu avant (mars 1865), Loizillon avait été appelé à Mexico, à l'état-major général; dès ce moment, sa correspondance permet de suivre pas à pas toutes les péripéties de la lutte sourde qui s'établit entre Bazaine et le malheureux Maximilien. Promu chef d'escadrons et remplissant par intérim les fonctions de sous-chef, puis même de chef d'état-major du corps expéditionnaire, il voit jouer les plus secrets ressorts et n'a pas peine à reconnaître que la machine se détraque chaque jour davantage. Il s'en prend avec quelque dureté à l'Empereur; d'autant plus sévère qu'il a compté sur Maximilien et que la tragédie de Queretaro n'a pas encore effacé d'indéniables fautes.

Nommé chef d'état-major de la division mixte (belge et autrichienne), le commandant Loizillon nous trace un tableau peu flatteur de l'organisation de ce corps, espoir suprême de la dynastie nouvelle. Les négociations sont curieuses, qu'il entame pour faire accepter à ces auxiliaires un commandant de notre main. Ils mettaient moins de façons à en recevoir leur solde.

Son rôle difficile d'intermédiaire entre l'état-major général et le général de Thun, n'absorbait pas le

vaillant officier d'état-major au point de détourner son attention des événements d'Europe. A ce moment s'ouvrait ce drame dont la politique impériale croyait tenir les fils et qui devait aboutir si brusquement au coup de théâtre de Sadowa. Dès le lever de rideau, Loizillon ne s'y trompe point; il juge que nous devons agir et voit déjà nos armées sur le Rhin. « Mon désir de vous embrasser, écrit-il à ses parents, est décuplé par l'attente de cette guerre qui va éclater en Allemagne. C'est à cette guerre surtout que je voudrais prendre part; car de toutes nos luttes récentes, c'est celle où le sentiment national est le plus en jeu. »

Et bientôt après, à la nouvelle du traité de Prague: « La paix est loin d'offrir les garanties de sécurité nécessaires. Elle n'est qu'une halte et la guerre me paraît plus imminente que jamais. J'espère néanmoins qu'on nous attendra pour se mesurer avec les Prussiens qui veulent annexer l'Alsace et la Lorraine. » Vision prophétique d'un danger que notre presse libérale, c'est-à-dire les coreligionnaires politiques de Loizillon, était loin de prévoir en ce moment! Ainsi, en toutes circonstances, le Français, chez lui, prime l'homme de parti, et c'est ce qui explique la singulière sûreté de ses jugements.

Ses espérances sont déçues; la France se renferme dans une attitude passive et Napoléon veut jouer au plus fin avec Bismarck: « Que l'Empereur y prenne garde, il a trompé tout le monde, il ne trompera plus personne; c'est lui qui à son tour pourrait bien être trompé... » Et le patriote attristé conclut: « Je crains fort que la déveine ne commence pour l'Empire. »

Les jours sombres se levaient en effet ; la partie était bien perdue au Mexique. La correspondance du commandant, de retour à l'état-major général, nous permet d'en suivre les derniers coups : cette gageure désespérée de Maximilien, le jeu compliqué et déloyal de Bazaine, l'intervention de plus en plus active et brutale des Etats-Unis. Ceux qui paieront les frais immédiats, sont nos malheureux compatriotes ruinés ou livrés à la vengeance du parti libéral ; les Mexicains ralliés à l'Empereur ; Maximilien lui-même, en attendant que la France expie à Metz l'infamie de Queretaro. Et Loizillon nous conduit, le rouge au front, le cœur bourrelé, de Mexico à cette étape finale de Paso del Macho où il embarque notre dernier soldat. Nous sommes au 8 mars 1867 ; demain s'ouvre l'Exposition avec ses fêtes où le pays cherche à s'étourdir ; après-demain viendra Sedan.

Triste retour sur le passé, qui nous conduit à reviser le seul jugement où le sens droit du commandant Loizillon nous semble en défaut. Nous voulons parler de son appréciation sur les Mexicains. Il n'a fréquenté que le parti réactionnaire, qui n'avait point ses sympathies et ne les méritait guère. Du parti libéral il ne voit que les bandes pillardes de Salazar ou de Rojas. A peine lui accorde-t-il le bénéfice de sa vaillante résistance à Puebla. Les exactions de ce parti, la cruauté et la couardise de ses irréguliers, font trop souvent oublier au commandant Loizillon qu'une nation est toujours respectable, qui défend ses foyers. Il devait, hélas ! en avoir bientôt conscience et, s'il avait donné suite à son projet d'écrire une

histoire du Mexique, nous ne doutons point qu'il eût atténué ou révisé complètement quelques passages que nos respectueux scrupules ont laissé subsister dans ses lettres.

Telles qu'elles sont, dans leur incorrection, dans leur excessive franchise, ces lettres nous paraissent constituer un document humain et un document historique de réelle valeur. A l'historien, elles apportent un contingent de données inédites ; au soldat, un écho lointain de ses prouesses passées ; au psychologue, au penseur, la dépouille d'un grand cœur et d'un esprit ferme ; au simple curieux enfin une notion exacte et plus équitable de ce qu'était un officier de cette armée impériale, qui appartient déjà à un autre âge.

G. GILBERT,
Ancien officier d'artillerie.

AVANT-PROPOS

L'expédition Lorencez, pourvue de moyens insuffisants, venait de se terminer par un échec.

On formait un nouveau corps expéditionnaire à Orizaba. Le capitaine Loizillon sollicita et obtint l'honneur d'en faire partie. Il prit la mer à Cherbourg le 28 août sur le *Tourville*, et débarqua à la Vera-Cruz le 14 octobre 1862.

Pendant la traversée on essuya une violente tempête où Loizillon eut quelque occasion d'utiliser son énergie physique et morale, en dirigeant le sauvetage des chevaux mal arrimés sur le bâtiment.

Cet incident le fit remarquer par le général de Bertier qui se trouvait au nombre des passagers et qui, à l'arrivée, demanda Loizillon pour chef d'État-Major.

La brigade de Bertier, partant de la Vera-Cruz devait suivre un itinéraire distinct, par Jalapa et Perote, pendant que le gros de l'armée du général Forey marchait directement d'Orizaba sur Puebla.

Nous livrons au public la correspondance de Henri Loizillon, à dater du lendemain de son débarquement.